

LE
PASSÉ DE NICHETTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal,
le 28 novembre 1860.

Paris. — Imp. PILLET FILS AÎNÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LE PASSÉ DE NICHETTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

LAMBERT-THIBOUST



PARIS

NICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1864

Tous droits réservés.

75627

PERSONNAGES

TRISTAN CHAUVINET, peintre, 32 ans.....	MM. LUQUET.
BARBIZON, 25 ans.....	GIL-PÉREZ.
RIGAUD.....	LESSOUCHE.
MADELEINE.....	Mlle MARTINE.
JULIE, femme de chambre.	

PASSÉ DE NICHETTE

Petit salon élégant. — Portes latérales. — Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

TRISTAN, sortant de la gauche mystérieusement. — Il s'assied à cheval sur une chaise.

Il y a deux mois, Ducluzeau... Ducluzeau... un camarade d'atelier, me dit : « Chauvinet, connais-tu la famille Grapillot ? — Je réponds : Non. — Eh bien ! je t'invite... — Comment ? — Demain on se déguise et on saute au piano... — Où ça ? — Chez les Grapillot. — Mais je ne connais pas cette tribu. — Ça ne fait rien... ils sont très-gais... Mets un costume gracieux et, au souper, ne tape pas trop sur le foie gras... il y va de ton avenir. » Je louai chez Babin un costume d'Espagnol, et je me transportai chez les Grapillot, négociants rue des Lombards... à l'enseigne de *la Dragée capricieuse*. Le lendemain de cette petite fête, qui avait été... (changeant de ton) fort ennuyeuse, le Ducluzeau déjà nommé revint chez moi et me dit : « Tu peux demander sa main. — La main de qui ? — La main de Madeleine Grapillot. — Bah ! — Tu plais à la famille. — Mais... — Mais quoi !... tu as trente-deux ans... tu as fait une vie de Polichinelle... tu es blasé sur tout... c'est le vrai moment de faire le bonheur d'une jeune fille. — Cependant... — Bien élevée, douce comme un mouton... soixante mille francs... et des espérances... beaucoup de vieilles tantes dans les départements... La province donnera. » — Que vous dirai-je !... Je retournai chez les Grapillot... Je fis les portraits de cette... peuplade...

des binettes... à faire aboyer les chiens... Bref, je plus sur toute la ligne... et hier... à onze heures... j'entrais à la mairie... du deuxième... et en ce moment (montrant la porte de droite), en ce moment ma femme dort... Eh bien ! ma parole d'honneur, ça m'a fait un drôle d'effet. (On entend sonner à droite.) Elle se réveille !... ma femme se réveille... Pauvre petite chatte !... (Julie paraît portant une tasse de café *.) Julie !... où vas-tu ?

JULIE.

Je vais porter une rôtie à madame. (Elle entre à gauche.)

TRISTAN.

La rôtie traditionnelle de la jeune épouse !... N'y a pas à dire !... je suis marié... pour de bon... Eh bien ! quoi ! ai-je mal fait d'abjurer la vie de garçon ?... La vie de garçon !... avec ça qu'elle est jolie... Sous prétexte de bonne fortune, rentrer chez soi à six heures du matin, avec des yeux rouges, des bottes pas vernies, un faux col dans sa poche... dont les cordons pendent... à l'heure où les balayeurs font de la poussière sur le boulevard, afin de nettoyer la patrie ! Allons donc ! c'est ignoble !... c'est honteux !... à bas la vie de garçon !

Air nouveau de Mangeant.

N, i, ni,
C'est fini !

Je veux être un mari modèle !

N, i, ni,
Aujourd'hui,

Je ne suis plus votre bibi !

Adieu Rose, Clarisse, Adèle,
Berthe, Coralie et Flora,
Charlott', Fifiine, et cætera...
Vous me juriez flamme éternelle ;
Que vous m'avez faits de serments
Dans les cabinets de restaurants !
D'avant les garçons, ils n'comptaient point...
Pour que ça compt', faut un adjoint.

N, i, ni,
C'est fini,

Je veux être un mari modèle !

* Tristan, Julie.

SCÈNE II.

3

N, i, ni,
Aujourd'hui,
Je ne suis plus votre bibi !

Votre cœur souvent infidèle
Voyage de l'Ouest à l'Est,
Quittant Paul et prenant Ernest ;
Il fallait, je me le rappelle,
Passer sur mes prédécesseurs,
En attendant mes successeurs....
Si Cupidon a quelques fleurs,
L'hymen seul possèd'... des primeurs.

• N, i, ni,
C'est fini,
Je veux être un mari modèle !
N, i, ni,
Aujourd'hui,
Je ne suis plus votre bibi !

(*Eroutant.*) J'entends ses pas!... c'est elle!... Ah! je suis ému!... (*Madeleine paraît à droite. Peignoir très-coquet, petit bonnet brodé.*)

SCÈNE II.

TRISTAN, MADELEINE *.

MADELEINE.

Ah!... (*Elle croise son peignoir sur sa poitrine.*) Vous étiez là...

TRISTAN.

Mon Dieu! oui... je... j'étais là!

MADELEINE, vivement.

Moi aussi.

TRISTAN.

Ah! tant mieux... parce que... je crois que du moment que l'on... à moins que... et encore! et encore!...

MADELEINE, baissant les yeux.

Certainement.

TRISTAN, à part.

Ah! nous sommes bêtes!... (*Haut.*) Madeleine... ma petite femme...

* Madeleine, Tristan.

MADELEINE.

Monsieur...

TRISTAN.

Voulez-vous causer... comme deux amis... là... sur ce canapé...

MADELEINE.

Il faut que je m'habille pour aller voir maman.

TRISTAN, d'une voix douce, avec l'accent d'un reproche tendre.

Ah! il était convenu que les corvées seraient pour demain.

MADELEINE.

Je voudrais voir maman tout de suite...

TRISTAN.

Causons cinq minutes... Je vous en prie... Tenez... prenez mon bras!...

MADELEINE, reculant.

Votre bras!

TRISTAN.

Je vous fais peur... Madeleine... je vous en supplie... donnez-le moi... de loin... tenez... comme ça... rien qu'un peu... un petit morceau...

Air nouveau de Mangeant.

TRISTAN.

C'est mon droit, j'espère...
Par pitié, ma chère,
Prenez mon bras...

MADELEINE, à part.

Que faire ? hélas !

TRISTAN.

Quittez ce regard sévère ;
Ah ! pour vous déplaire,
Qu'ai-je donc pu faire,
Moi qui pour vous, ô mes amours,
Voudrais donner mes jours ?
Allons... causons...

MADELEINE.

Non, monsieur, je voudrais voir ma mère.

TRISTAN.

Nous l'enverrons
Chercher par un commissionnaire.

Ah! causons... tout là-bas.

Ensemble : { Mettez fin à ma peine,
 Madeleine (*bis*).
Mettons fin à sa peine,
 A sa peine (*bis*)!

TRISTAN.

Ne me refusez pas
Votre bras!

MADELEINE.

Le voilà!

TRISTAN.

Je le tiens!... il est là!

TRISTAN.

C'est mon droit, j'espère;
Par pitié, ma chère,
Prenez mon bras,
N'hésitez pas!
Ah! pour vous déplaire,
Qu'ai-je donc pu faire?
Moi, qui, pour vous, ô mes amours
Voudrais donner mes jours!

Ensemble :

MADELEINE.

Son âme est sincère;
Que sa voix m'est chère!...
Voici mon bras...
Ne tremblons pas!
Car, pour me déplaire,
Qu'a-t-il donc pu faire?
Lui qui, pour moi, toujours, toujours
Voudrait donner ses jours!

(Sur la reprise du refrain, Tristan a conduit doucement sa femme vers le canapé, sur lequel ils prennent place tous deux, Madeleine se reculant toujours.)

TRISTAN.

Ça vous contrarie que je sois assis à côté de vous?...

MADELEINE.

Non... mais...

TRISTAN.

Je vous contrarie? Eh bien, tenez, je change de place...
(Il se laisse glisser à ses pieds.)

MADELEINE.

A mes pieds!

TRISTAN.

N'êtes-vous pas ma femme... n'es-tu pas ma femme?

MADELEINE.

Il me tutoie!... Maman!

TRISTAN.

Pourquoi ne me tutoies-tu plus?

MADELEINE.

Mais, monsieur, je ne vous ai jamais tutoyé.

TRISTAN.

Oh! pardon... (Tirant sa montre.) Quand l'Aurore aux doigts de rose... Ma petite femme, tutoie ton petit homme.

MADELEINE.

Je n'oserai jamais.

TRISTAN.

Tutoie-moi un peu... pour essayer... La femme doit obéissance... Titre V du code civil:

MADELEINE.

C'est vrai... (Avec hésitation.) Je... te... je vous...

TRISTAN.

Hé! là-bas!

MADELEINE.

Je te tutoierai, mon ami.

TRISTAN, à part.

Est-elle assez douce!... (Haut.) Ma petite femme, un baiser tout de suite à ce petit homme!

MADELEINE.

Un baiser! Jamais.

TRISTAN.

Oh! au point où nous en sommes... un de plus, un de moins...

MADELEINE.

Que voulez-vous dire?

TRISTAN.

Je veux dire que nous nous sommes embrassés.

MADELEINE.

Mais pas du tout.

TRISTAN, tirant sa montre.

Pardon... Quand l'Aurore aux doigts de rose... Madeleine, je t'aime tant...

MADELEINE.

Vous m'aimez! Oh! je suis sûre que vous avez dit ce mot-là à bien des femmes!

TRISTAN.

Moi! Jamais.

MADELEINE, très-insinuante.

Oh! que si... Voyons, monsieur, soyez franc... (Hésitant.) A... combien de femmes avez-vous dit cela?... Oh! soyez franc.

TRISTAN.

Eh bien! je vais être franc, là... A... trois femmes, toutes petites... toutes petites...

MADELEINE, pleurant.

Ah! je ne suis pas la première.

TRISTAN.

Mais comprends donc...

MADELEINE, se levant et laissant Chouvinet à genoux*.

Oh! c'est indigne... vous avez aimé d'autres femmes; vous le leur avez dit... Oh! maman! maman! (Elle sanglote.)

TRISTAN, à part.

Elle est jalouse de mon passé! Ah ça, est-ce qu'elle s'imagina... (Haut.) Mais, ma chère amie, je ne te connaissais pas.

MADELEINE, pleurant.

Vous deviez bien savoir que... vous feriez ma connaissance.

TRISTAN, toujours à genoux.

Mais non.

MADELEINE.

Vous les avez aimées toutes les trois...

TRISTAN.

Mais non.

MADELEINE.

Si!

* Madeleine, Tristan.

RIGAUD.

Vous ne me reconnaissez pas... Je suis le cousin Rigaud...
un Grapillot par les femmes.

TRISTAN.

Ah ! parfait... c'est juste ! ce cher cousin ! (Il lui serre la main.
A part.) Ça n'est pas une famille, c'est une potée.

RIGAUD.

Je passais devant chez vous... alors, je me suis dit : Tiens !
faut que j'aïlle les voir ! (Il rit.) Hi, hi, hi !

TRISTAN.

Ah ! voilà une bonne idée, par exemple !

RIGAUD.

Parce que c'est amusant, les nouveaux mariés... moi, ça
me pousse au rire... hi, hi, hi !

TRISTAN, à part, le regardant.

C'est un ancien singe !

MADELEINE.

Ce bon cousin ! * Oh ! c'est gentil à vous d'être venu... A
tout à l'heure ! (Elle remonte.)

TRISTAN.

Tu nous quittes ?

RIGAUD.

Il la tutoie !... Hi, hi, hi !

MADELEINE.

Oui... je vais m'habiller... pour aller chez maman.

TRISTAN, à part.

Elle y tient.

RIGAUD.

Eh bien ! j'irai avec vous... je n'ai rien à faire aujourd'hui... Je vais aller chercher une voiture.

MADELEINE.

C'est cela... (A Tristan.) N'est-ce pas qu'il est aimable, le
cousin Rigaud ?

TRISTAN.

Très-gracieux. (A part.) En voilà un que je supprimerais !

*Ensemble :**Air : de Mangeant.*

Les parents
Sont des tyrans,

* Tristan, Madeleine, Rigaud.

LE PASSÉ DE NICHETTE.

Et pour cette visite
Habillons-nous vite,
Partons... il est temps.

(Madeleine rentre chez elle. — Rigaud sort par le fond.)

SCÈNE IV

TRISTAN, puis BARBIZON *.

TRISTAN, mettant son habit.

Pauvre petite femme!... si elle soupçonnait... toutes les cascades... de ma folle jeunesse! (Riant.) Elle est jalouse... et de quoi, je vous le demande?... de mon passé... Dire qu'il y a des gens comme ça... qui sont assez bêtes... pour...

BARBIZON, entrant *.

Monsieur Tristan Chauvinet...

TRISTAN.

Hein... C'est moi, monsieur...

BARBIZON, à part.

C'est lui!... (les bras croisés)... c'est vous!... Voilà l'homme qu'elle a aimé!...

TRISTAN.

Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir.

BARBIZON.

Jamais!... monsieur.

TRISTAN.

Ah!

BARBIZON.

Monsieur, je m'appelle Barbizon...

TRISTAN.

Que voulez-vous!... ça n'est pas de votre faute, n'est-ce pas? Tout le monde ne peut pas s'appeler Montmorency... donnez-vous donc la peine...

BARBIZON.

Monsieur... ma visite... est peut-être indiscrete... mais entre jeunes gens... on peut piétiner sur certaines convenances.

TRISTAN.

Piétinons, monsieur, piétinons.

* Tristan, Barbizon.

BARBIZON, avec effort.

Monsieur... vous avez connu... il y a trois ans... mademoiselle Nichette Floquet?

TRISTAN, riant.

Nichette... la petite fleuriste... Je crois bien... Ah ! quelle bonne fille... En voilà une qui m'a adoré... Figurez-vous qu'un jour...

BARBIZON.

Pas de détails, monsieur, pas de détails.

TRISTAN, à part.

Qu'est-ce qu'il lui prend ?

BARBIZON.

Monsieur, en ce moment, je suis... aimé de mademoiselle Floquet.

TRISTAN.

De Nichette !

BARBIZON.

De mademoiselle Floquet, monsieur.

TRISTAN, riant.

Ah ! sapristi ! Eh ! bien, je vous en fais mon compliment... Ma pauvre Nichette ! un cœur d'or... Figurez-vous qu'un jour...

BARBIZON.

Pas de détails, monsieur, pas de détails !... Mais vous ne voyez donc pas que je souffre !

TRISTAN.

Vous êtes malade ?...

BARBIZON.

Vous ne voyez donc pas que je vous hais !

TRISTAN.

Moi ! pourquoi faire ?...

BARBIZON, éclatant.

Il demande pourquoi je l'abomine !... Il a murmuré à ses oreilles des paroles d'amour, il lui a dit : « Je t'aime, » à elle ! à ma Nichette !... et il demande pourquoi je l'abomine !... Au printemps, ils ont couru ensemble dans les bois ; ils ont effeuillé des marguerites ; ils ont écouté le murmure des sources, le chant des oiseaux. L'hiver, ils se sont chauffés côte à côte, respirant la même atmosphère, se souriant, les mains entrelacées peut-être... et

demande pourquoi je l'abomine ! Oh ! mon cœur ! mon cœur !... (il tombe dans un fauteuil en sanglotant).

TRISTAN.

Ah ! bah !... lui aussi !...

(Barbizon se lève vivement. — Tristan essuie le fauteuil avec son mouchoir.)

BARBIZON, arpentant le théâtre*.

Il l'a aimée !... il s'est roulé à ses pieds !... il l'a tutoyée !... il lui a dit : « Tu es ma vie ! Tu es mon âme... » Il lui a pris la taille !... Oh ! mon cœur ! mon cœur !...

(il tombe sur un autre fauteuil et sanglote).

TRISTAN.

Il mouille mes fauteuils... Monsieur !... le mobilier est neuf !... (il essuie le second fauteuil.)

BARBIZON, qui s'est relevé.

Elle ne vous a pas aimé, monsieur... elle ne vous a pas aimé ** !

TRISTAN, à part.

Ah ça !... Qu'est-ce qui a laissé entrer cet homme-là chez moi ?

BARBIZON.

Elle a cru vous aimer... Elle était jeune, innocente...

TRISTAN.

Oh ! innocente...

BARBIZON.

Vous l'insultez ! monsieur ; l'homme qui insulte une femme est un lâche.

TRISTAN.

Mais, sapristi ! je ne l'insulte pas... Je vous dis qu'avant moi, elle avait...

BARBIZON.

Je sais, monsieur... J'ai la liste... Elle m'a tout avoué... (il tire de sa poche un papier très-long.) Il y en a cinq... vous êtes le premier...

TRISTAN.

Oh ! le premier...

BARBIZON.

Par ordre alphabétique.

* Barbizon, Tristan.

** Tristan, Barbizon.

TRISTAN.

Eh bien ! Et tous ceux-là ?... Car, enfin, c'est l'almanach des 25,000 adresses !

BARBIZON.

Ce sont ceux dont je ne suis pas sûr... Ils sont marqués d'un astérisque... Quand j'en découvre un nouveau...

TRISTAN.

Vous faites des reports...

BARBIZON.

Oh ! mon cœur ! mon cœur ! (Il va pour se jeter dans un troisième fauteuil.)

TRISTAN.

Non... non... assez... (A part.) Ah ! il m'ennuie ce monsieur. (Haut.) Qu'est-ce que vous me voulez, décidément ?

BARBIZON.

Ce que je veux ? Je vais vous le dire.

TRISTAN.

Ma foi, je ne serai pas fâché de le savoir.

BARBIZON.

Mademoiselle Floquet vous a écrit... je viens réclamer cette littérature.

TRISTAN.

Les lettres de Nichette !... ma foi, je ne sais pas où je les ai fourrées.

BARBIZON.

Allons donc !

TRISTAN.

Sur l'honneur !

BARBIZON.

Mensonge !

TRISTAN.

Ah ça ! dites donc, vous !

BARBIZON.

Je veux anéantir ces preuves d'un passé fantaisiste. J'aime mademoiselle Floquet, et je veux l'épouser.

TRISTAN.

L'épouser !... ah ! bah !

(Il le regarde avec la stupeur que vous cause la vue des monuments historiques.)

BARBIZON, regardant autour de lui pour chercher ce qui cause la surprise de Tristan.

Qu'est-ce qu'il regarde ? qu'est-ce qu'il regarde ?... — Ah !

oui... parce que je veux l'épouser, cela vous étonne... parce que c'est une simple grisette... coiffée d'un modeste bonnet...

TRISTAN.

Son bonnet ! Elle l'a encore ?...

BARBIZON.

Cette question...

TRISTAN.

Je vais vous dire... Elle l'a si souvent jeté par-dessus les moulins...

BARBIZON.

Monsieur !...

TRISTAN.

Il est vrai qu'on le lui rapportait toujours... l'adresse était sur les rubans...

BARBIZON.

Eh bien ! monsieur, je supprimerai le bonnet.

TRISTAN.

Oui... mais vous ne supprimerez pas les moulins, allez... les moulins !

BARBIZON.

Oh ! je répons de l'avenir. — Pauvre ange !... Elle est si rangée... toujours avec moi... ou avec Bézuchet...

TRISTAN.

Qui ça, Bézuchet ?

BARBIZON.

Un ami à moi... oh ! un vrai, celui-là... Je lui ai prêté de l'argent... Il ne souffre pas qu'on lui parle.

TRISTAN.

Ah ! ah !

BARBIZON.

Il veille sur elle... il l'aime comme un frère...

TRISTAN.

Ah ! ah !

BARBIZON.

Pas un mot sur Bézuchet, monsieur !...

TRISTAN.

Ah ! comme vous m'ennuyez !...

BARBIZON.

Les lettres de Nichette !...

TRISTAN.

Egarées dans le déménagement.

BARBIZON.

Je les veux !... une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous me les rendre ?

TRISTAN.

Allez vous promener !

SCÈNE V

LES MÊMES, RIGAUD.

RIGAUD.

La voiture est en bas...

TRISTAN, à part.

Bon ! le cousin... il va tout savoir...

BARBIZON, à Tristan.

Monsieur, je ne sortirai d'ici qu'avec la correspondance de mademoiselle Floquet...

RIGAUD.

Floquet... qui ça, Floquet... Nichette * ?

TRISTAN.

Hein !

RIGAUD.

Ah ! voilà une femme qui m'a aimé... hi ! hi ! hi !

TRISTAN, riant.

Ah ! bah ! — Oh ! elle est bonne !... Elle est très-bonne !

(Il se jette dans un fauteuil en riant.)

BARBIZON, à Rigaud.

Monsieur, comment vous nommez-vous ?

RIGAUD.

Rigaud...

BARBIZON, tirant sa liste de sa poche et cherchant.

La lettre R... — Rigaud... Rigaud... vous n'êtes pas sur la liste...

RIGAUD.

Quelle liste ?

* Rigaud, Barbizon, Tristan.

BARBIZON, à Rigaud.

Monsieur, vous calomniez une femme, je vous tuerai !
(Criaient à Tristan.) Les lettres ! les lettres !...

TRISTAN, effrayé.

Sapristi ! voulez-vous vous taire... ma femme est là... ma légitime, monsieur...

BARBIZON.

Il me faut ces lettres, ou je les demande à votre femme.

TRISTAN.

Bigre ! il ne manquerait plus que ça !...

BARBIZON.

Cherchez bien, monsieur, je vous donne dix minutes.

RIGAUD.

Mais, cependant...

BARBIZON.

Je ne vous parle pas, monsieur... vous n'êtes pas sur ma liste !

(Il sort vivement.)

SCÈNE VI

TRISTAN, RIGAUD, puis BARBIZON.

TRISTAN.

Jaloux du passé !... comme ma femme, ah ! me voilà bien * !

(Il cherche dans les tiroirs.)

BARBIZON, rentrant, à Rigaud.

Prouvez-moi qu'elle vous a aimé...

RIGAUD.

Dame !... elle m'appelait son petit Mimile...

BARBIZON.

Prouvez-le-moi...

RIGAUD.

Comment voulez-vous que je vous le prouve ?...

BARBIZON, triomphant.

Ah ! tu vois bien... Et tu calomniais une femme... Mais tu n'as donc jamais eu de mère ! Tu mentais, Rigaud ! Merci, mon Dieu ! il n'est pas sur ma liste ! (Il sort en désordre.)

* Barbizon, Rigaud, Tristan.

RIGAUD.

Il est né dans la ménagerie, celui-là*.

TRISTAN, qui cherche toujours.

Rien... rien... Rigaud!

RIGAUD.

Mon cousin?...

TRISTAN.

Vous êtes un bon garçon... eh bien!... conduisez Madeleine chez sa mère... Pendant ce temps, je chercherai, je trouverai... ces maudites lettres.

RIGAUD.

Volontiers.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADELEINE**, balillée.

MADELEINE.

Je suis prête, mon ami.

TRISTAN.

Eh bien, ma chère amie... c'est une fatalité... j'ai une névralgie...

MADELEINE.

Oh! comme vous êtes rouge!...

TRISTAN.

C'est le sang.

MADELEINE.

Voulez-vous que je reste?...

TRISTAN, vivement.

Non... non... te priver des baisers d'une mère! grands dieux! le cousin va t'accompagner... Va chez maman Grapillot, chère amie... avec cet excellent cousin, ce bon Rigaud***. (Bas.) Pas un mot!... ma femme est jalouse..

RIGAUD.

Compris!

* Rigaud, Tristan.

** Madeleine, Rigaud, Tristan.

*** Madeleine, Tristan, Rigaud.

TRISTAN.

Va chez maman Grapillot...

MADELEINE.

Q'ont-ils donc à se parler bas ?

*Ensemble :**Air de scotish.*

A ta	} mère qui	te réclame
A sa		la réclame
A ma		me réclame

Un lendemain

D'hymen,

Évitons un chagrin ;

Il faut,

Pour éviter le blâme,

Voir au plus tôt

Les Grapillot.

SCÈNE VIII

TRISTAN, seul, puis DES COMMISSIONNAIRES.

(A la sortie de sa femme et de Rigard, Tristan se précipite sur un chiffonnière, et ouvre tous les tiroirs.)

Rien! . rien... Oh! des lettres... (il prend une lettre et lit.) « Mon petit homme, je t'attends chez la crémière oùque je dîne... Signé Hermosa. » Ça n'est pas ça... (il fourre les lettres dans sa poche et se remet à chercher.) Ah!... celle-ci... (il lit.) « Vilain homme qui ne donne rien aux femmes... Au moins on a des égards... mais vous... vous n'êtes ni l'un ni l'autre... Signé Hermosa. » Ça n'est pas ça... Ah! je me rappelle, je les ai brûlées.

(Entrent plusieurs commissionnaires portant des meubles.)

PREMIER COMMISSIONNAIRE, entrant avec une commode.

Où faut-il mettre ça, bourgeois ?

TRISTAN.

Hein! un chiffonnier!

SECOND COMMISSIONNAIRE, posant un secrétaire.

Et ça, mon bourgeois ?

TRISTAN.

Une table!... Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, BARBIZON*.

BARBIZON, entrant.

Je vais vous le dire, monsieur... (Aux commissionnaires.) Sortez.

TRISTAN.

Encore vous ? Ah ça, monsieur, est-ce que vous allez me la faire longtemps celle-là ?...

BARBIZON.

Monsieur, vous avez donné ces meubles à mademoiselle Floquet... je ne veux rien voir chez elle qui vous ait appartenu... Bézuchet est de mon avis... Gardez ce palissandre, monsieur... moi, je garde mon amour.

TRISTAN.

Ah ! vous gardez-là quelque chose de joli !

BARBIZON.

Les lettres, monsieur !

TRISTAN.

Voilà tout ce j'ai trouvé... Elles sont d'une nommée Hermosa... Je vous en fais cadeau... Tenez...

(Il les lui fourre dans la poche de son paletot.)

BARBIZON.

Mais celles de Nichette, monsieur !

TRISTAN.

Puisque je les ai brûlées !

BARBIZON.

Brûlées ! Oh ! mon cœur ! mon cœur ! Que je souffre !

TRISTAN.

Ah ! bien : nous la recommençons.

BARBIZON.

Que je souffre, mon Dieu ! que je souffre !

TRISTAN.

Mais pourquoi ? Voyons, vous ne connaissiez pas Nichette, à la fin des fins ; elle ne vous connaissait pas... Nous sommes en 1860... vous n'avez aucun droit sur l'année 1837... Tenez... moi... j'ai loué ce logement-ci... est-ce que

* Barbizon, Tristan.

j'en veux aux locataires qui m'ont précédé?... Non... je respecte leur souvenir... J'ai fait changer de papier, voilà tout... Faites changer le papier !

BARBIZON.

Monsieur !...

TRISTAN.

Comment ! vous venez me faire une scie, à moi, parce que j'ai habité avant vous le cœur de Nichette. C'est trop bête, faites-m'en une autre.

BARBIZON.

Monsieur !

TRISTAN.

Ces demoiselles-là aiment la nouveauté... Quand leur amour s'ennuie, il fait ses malles et il file... D'ailleurs, le changement, c'est dans la nature... Voyez les hirondelles... elles décampent tous les ans.

BARBIZON, avec sévérité.

Ce n'est pas ce qu'elles font de mieux, monsieur... Je blâme ces messagères du printemps.

TRISTAN.

Enfin, c'est comme ça... Eh bien ! le cœur des grisettes est un immeuble dont le locataire se renouvelle aisément. On a beau faire un bail de trois, six, neuf... avec les femmes, on finit toujours par déménager avant le terme... Ah ! mais...

BARBIZON.

Monsieur, les gens comme moi ne déménagent pas !

TRISTAN.

Enfin, qu'est-ce que vous voulez, finalement ? Le premier amour de Nichette ? Mais c'est de la démence !

Air : *Tu n'as pas vu ces bosquets de lauriers.*

Monsieur, le cœur des Nichettes, vraiment,

Ressemble fort à ces mâts de Cocagne

Dont chacun veut la timballe d'argent ;

Mais le premier arrivé seul la gagne !

Il est trop tard pour vouloir essayer...

Votre folie est, pour moi, sans égale !

Vous aurez beau pester, jurer, crier,

Vous êtes venu le dernier...

Un autre a gagné la timballe.

(S'essuyant le front.) Pristi ! je boirais bien une chope !...
Allons boire une chope !

BARBIZON, avec ironie.

Et il me propose de prendre un bock avec lui! Jamais, monsieur! — Je vous rapporte vos lettres. (il se fouille.)

TRISTAN, avec joie.

Parfait. Donnez... que je brûle.

BARBIZON, se fouillant toujours.

Où donc les ai-je mises?... Je suis pourtant bien sûr... C'est Bézuchet qui me les a données.

TRISTAN, criant.

Quel Bézuchet?

BARBIZON, id.

Mon ami *!

TRISTAN.

Ciel! j'entends ma femme! Disparaissez, monsieur! au nom du ciel!

BARBIZON.

Adieu! (il remonte.)

TRISTAN.

Il va la rencontrer. Non. Pas par là. Tenez, par l'escalier de service.

BARBIZON.

L'escalier des laquais. Jamais! **

TRISTAN.

Ah! c'est comme ça. Attends, attends, mon bonhomme.
(il le prend dans ses bras.)

BARBIZON, en l'air, dans les bras de Tristan.

Oh! l'infâme! l'infâme!

Air final de Mimi Bamboche, 4e acte.

BARBIZON, dans les bras de Tristan.

Ensemble :
 Ah! c'est une infamie,
 Mais je me vengerai!
 Il a brisé ma vie,
 Et je le punirai!
 TRISTAN.
 D'une pareille scie,
 Je me délivrerai!
 S'il revient, s'il m'ennuie,
 Je l'exterminerai!

(Ils disparaissent par la droite. Madeleine paraît au fond.)

* Tristan, Barbizon.

** Barbizon, Tristan.

SCÈNE X

MADELEINE, puis TRISTAN *.

MADELEINE.

En vérité, je suis inquiète. Tristan était si agité tout à l'heure. (Elle ôte son chapeau et son mantelet.)

TRISTAN, reparaissant à droite.

Je l'ai flanqué par-dessus la rampe... dans l'escalier... Il a une bosse!

MADELEINE, allant à lui.

Ah ! mon ami, allez-vous mieux ?

TRISTAN.

Oui... un peu... ça bouloite.

MADELEINE.

Comme vous êtes rouge !

TRISTAN.

Tu crois ? Je t'assure que je suis tout à fait bien. (A part.) Il a une bosse.

MADELEINE, regardant autour d'elle et voyant le mobilier que les commissionnaires ont apporté.

Ah ! mon Dieu !... Tous ces meubles... mais je ne les connaissais pas !...

TRISTAN, à part.

Sapristi !... le mobilier de Nichette. (Haut.) Oui... Je vais te dire... Je suis allé... à l'hôtel des ventes... J'ai vu ces meubles... Alors je me suis dit : « Tiens ! si j'achetais ça pour ma petite femme... je crois que ça lui ferait plaisir... » (A part.) Ouf !...

MADELEINE.

Une table ! un chiffonnier !... mais nous en avons déjà plusieurs.

TRISTAN.

Ça ne fait rien... on n'en a jamais assez... Tu sais comme nous avons du linge !... En avons-nous assez, hein ! du linge !

MADELEINE.

Mais ces meubles sont affreux !

* Madeleine, Tristan.

TRISTAN.

Affreux ! Tu trouves ?... Cesont des meubles historiques... Ils ont appartenu... à... François 1^{er}... (Frappant sur un meuble.) — Petit chiffonnier à François 1^{er} ! Petite table à François 1^{er} !... Il avait brocanté tout ça... pour la belle Gabrielle ! (Poussant un cri.) Ah !...

MADELEINE.

Qu'avez-vous donc ?

TRISTAN, à part, avec anxiété.

S'il allait revenir. Il faut que je le guette ! que je l'étrangle !

MADELEINE, inquiète.

Est-ce que ça vous reprend ?

TRISTAN.

Oui, voilà ma névralgie qui fait sa rentrée. Est-ce ennuyeux, hein ? (Prenant son chapeau.) Je vais prendre l'air.

MADELEINE.

Vous sortez ? Mais ouvrez la fenêtre.

TRISTAN.

Ouvrir la fenêtre... Y penses-tu ? Pour que tu t'enrhumes, oi, ma chère petite femme. Oh ! Jamais !

MADELEINE.

Je ne m'enrhumerai pas. Je vais ouvrir. (Elle va à la fenêtre.) **

TRISTAN.

Garde-t'en bien ! C'est défendu. Le propriétaire n'aime pas ça.

MADELEINE, étonnée.

Le propriétaire !

TRISTAN.

Oui, parce que d'ouvrir les fenêtres, il n'y a rien qui use les maisons comme ça.

MADELEINE.

Ça use les maisons !

TRISTAN.

On nous donnerait congé ; tu ne veux pas qu'on nous donne congé, pas vrai ? (A part.) Je deviens idiot. Oh ! affreux Barbizon ! Oh ! les jaloux du passé ! les jaloux du passé !

(Il sort en courant.)

* Tristan, Madeleine.

** Madeleine, Tristan.

SCÈNE XI

MADELEINE, puis BARBIZON .

MADELEINE, seule.

Il devient fou.

BARBIZON, reparaisant à la porte de droite. Il a des lettres à
Elles étaient dans ma doublure.

MADELEINE, poussant un cri.

Ah ! un homme ici !

BARBIZON, à part.

Une femme ! La femme de cet homme, sans doute

MADELEINE, à part.

Un ami de mon mari, probablement.

BARBIZON.

C'est à madame Chauvinet que j'ai l'honneur de parler

MADELEINE.

Mon Dieu, oui. Je suis madame Chauvinet (baissant les yeux)
depuis hier...

BARBIZON.

Comment ! c'est si neuf que ça ?

MADELEINE.

Certainement... Mais comment se fait-il que M. Chau-
vinet, votre ami ?...

BARBIZON, bondissant.

Lui ! mon ami ! lui !... qui a brisé ma vie !

MADELEINE.

Que dites-vous ?

BARBIZON.

Rien, madame, rien...

MADELEINE.

Mais si fait, monsieur. Pourquoi venez-vous ici ? dans quel
but ? J'exige que vous parliez. M. Chauvinet est mon mari...
il m'aime, je l'aime...

BARBIZON.

Il vous aime ?... Ainsi il vous a prodigué les serments...

* Madeleine, Barbizon.

MADELEINE.

Oui, monsieur.

BARBIZON.

Il vous a dit : « Tiens, voilà mon cœur. Ah ! tiens, voilà mon cœur !... »

MADELEINE.

Oui, monsieur.

BARBIZON.

Eh bien, pauvre victime... c'étaient des serments d'occasion, ils avaient déjà servi...

MADELEINE.

Ciel !

BARBIZON.

Son cœur a été longtemps dans la circulation... il a rôdaillé à Cythère, madame !

MADELEINE.

Mais c'est impossible... tout à l'heure... ici, il me jurait...

BARBIZON.

Ah ! ah ! Il vous jurera tout ce que vous voudrez... Cet homme-là aurait inventé le Jeu de paume, madame.

MADELEINE.

Le Jeu de paume !

BARBIZON.

Un endroit qui a eu longtemps la renommée...

MADELEINE.

Monsieur... mon mari est incapable d'un mensonge.

BARBIZON.

Lui !... mais il vous a trompée... il vous trompera encore.

MADELEINE.

C'est impossible*.

BARBIZON, froissant les lettres.

Impossible... Ah ! ah !

MADELEINE, les regardant.

L'écriture de mon mari... donnez-moi ces lettres, monsieur...

BARBIZON.

Jamais, madame... c'est à lui seul...

* Barbizon, Madeleine.

MADELEINE.

Donnez-moi ces lettres, monsieur... (Elle lui arrache le paquet.)

BARBIZON.

Madame... en vérité...

MADELEINE.

C'est bien son écriture! (Lisant.) « A mademoiselle Nichette Floquet. — Mon gros chien... » (Pleurant.) Il a appelé une autre femme : « Mon gros chien. »

BARBIZON, à part.

Et dire que les femmes aiment ça !

MADELEINE, lisant.

« Je t'envoie des bottines... il n'y en avait pas de *puce* chez le marchand. J'en ai pris des vertes... c'est la couleur de l'espérance, vu que j'espère que tu ne les useras pas si vite que les autres. Tu traînes trop les pieds en marchant, c'est la mort des semelles. »

BARBIZON.

Le pingre !

MADELEINE, achevant la lettre.

« Qu'est-ce qui t'embrasse sur tes petits *neneuils* ? C'est « ton gros Tritri. » (Pleurant.) Oh ! il a donné des bottines vertes à une autre !

BARBIZON, pleurant.

Et elle les a acceptées !

MADELEINE, lisant.

« 6 mars... » Et nous sommes le vingt-huit... il me trompait !

BARBIZON.

Ah ! vous avez épousé un joli paroissien, allez !

MADELEINE.

Mais je me vengerai !

BARBIZON.

C'est ça... vengez-vous... madame !

MADELEINE.

Ah ! il donnait des bottines aux demoiselles !

BARBIZON, pleurant.

Elle était si jeune, madame !

MADELEINE, froissant la lettre.

Son gros Tritri !

BARBIZON.

Il l'a embrassée sur ses petits *neneuils*!

MADELEINE.

Vengeance!

BARBIZON.

Oui, vengeance! Moi je cours pardonner à Nichette!...
Elle était si jeune... (Avec un élan de passion.) Oh! mon Dieu! que
je l'aime! que je l'aime!

*Ensemble :**Air de Mangeant.*Vengeance (*bis*)!

Pour une telle offense,

Pour ce lâche abandon,

Il n'est point de pardon!

(Barbizon sort vivement.)

SCÈNE XII

MADELEINE seule, puis JULIE.

MADELEINE.

Il a aimé cette demoiselle! il l'aime encore!... Et moi...
qui croyais.... qu'il n'avait jamais aimé que moi!... Oui, je
retournerai chez mes parents... aujourd'hui même... (S'essuyant
les yeux.) Je l'aimais, l'ingrat!.. Moi qui étais sur le point...
de le tutoyer!

*Air de Mangeant.*Maman (*bis*)!

Je pleure maintenant,

Viens, reprends ton enfant!

Maman (*bis*)!

Mes beaux jours sont perdus!

Mes printemps disparus!

Je croyais à son innocence,

À son amour pur, éternel...

Faut-il que si tôt il commence...?

Il me délaisse... le cruel!

Comme une autre, j'avais, je pense,

Des droits... à la lune de miel.

O maman (*bis*)!

Viens, reprends ton enfant!

Maman (*bis*) !
 Je pleure maintenant,
 Viens, reprends ton enfant !
 Maman (*bis*) !
 Mes beaux jours sont perdus !
 Mes printemps disparus !

Oui, je quitte cette maison, et pour n'y jamais rentrer !
 (A Julie, qui parait.) * Julie, apportez-moi mon trousseau, ma corbeille... Ah ! et ma perruche aussi.

JULIE, étonnée.

Mais... madame !

MADELEINE.

Mais allez donc ! (Julie sort.) Il était si bien en Espagnol !
 Oh ! je veux me venger... le faire pleurer... le faire souffrir !

SCÈNE XIII

MADELEINE, RIGAUD **.

RIGAUD.

Bonjour, ma cousine.

MADELEINE.

Mon cousin Émile ! Ah ! c'est vous que j'aurais dû épouser !

RIGAUD.

Moi ?

MADELEINE.

Pourquoi n'avez-vous pas demandé ma main à mes parents ?

RIGAUD.

Oh ! je suis trop jeune... faut que je m'amuse, moi !

TRISTAN, au dehors.

Ne laissez entrer personne ! personne !

MADELEINE.

Lui !

RIGAUD, avec satisfaction.

Ah ! c'est le cousin ! il me va à moi, le cousin. . c est un bon enfant.

* Julie, Madeleine.

** Madeleine, Rigaud.

MADELEINE.

Ah ! quelle idée ! Mettez-vous à mes pieds !

RIGAUD.

Hein !

MADELEINE.

A genoux... faites-moi une déclaration.

RIGAUD, ahuri.

Moi !

MADELEINE.

Vite!... vite!... A genoux...

(Elle force Rigaud à tomber à genoux devant elle. Tristan paraît.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, TRISTAN *.

TRISTAN, les surprenant.

Ah ! qu'ai-je vu ?

RIGAUD, à genoux.

Bonjour mon cousin... Hi ! hi ! hi !...

TRISTAN.

Il ricane!... il ose ricaner!... Madame, m'expliquerez-vous la position bizarre de cet adulte ?

MADELEINE.

Mon cousin était à mes pieds parce qu'il m'aime.

TRISTAN.

Il vous aime !

MADELEINE.

Il m'aimait avant mon mariage.

TRISTAN.

Ah bah ! mais c'est une infamie !

RIGAUD.

Mon cousin, je vais vous expliquer...

TRISTAN.

Veux-tu te relever, toi, serpent ! Vous l'aimiez, madame ?

MADELEINE.

Oui, monsieur... quel mal y a-t-il ? C'était avant mon mariage.

TRISTAN.

Ah ! j'aime bien ça, par exemple !... Mais, madame, quand

* Madeleine, Tristan, Rigaud.

on aime son cousin, on n'en épouse pas un autre. On prévient le monde... On crie gare!... Mais les Grapillot m'ont mis dedans!

MADELEINE.

Monsieur, vous insultez ma mère!

RIGAUD.

Mon cousin, je vais vous expliquer...

TRISTAN, le prenant au collet.

Ah! brigand! Ah! scélérat!

RIGAUD.

Laissez-moi m'en aller *... j'ai une course à faire.

TRISTAN.

Va-t'en! va-t'en vite! ou je te brise!

RIGAUD, rajustant sa cravate.

Dites donc, ma cousine, elle n'est pas drôle!...

TRISTAN, hors de lui.

Va-t'en! va-t'en!

RIGAUD, éperonné.

On s'en va **!

TRISTAN.

La fureur me transporte;

Vite, filons d'ici.

Je te flanque à la porte

Sans pitié, ni merci,

Oui, oui, oui,

Serpent, file d'ici!

RIGAUD.

La fureur le transporte;

Vite, filons d'ici.

Ensemble : Il me flanque à la porte :

Que veut dire ceci?

Oui, oui, oui,

Vite, filons d'ici.

MADELEINE, à part.

La fureur me transporte;

Quoi! me trahir ainsi!

Me traiter de la sorte!

A compter d'aujourd'hui,

Non, non, non,

Il n'est plus mon mari!

(Rigaud sort tout effaré, pour être suivi par Tristan.)

* Madeleine, Rigaud, Tristan.

** Rigaud, Tristan, Madeleine.

SCÈNE XV

TRISTAN, MADELEINE*.

TRISTAN.

Comment, madame, c'est ainsi que vous respectez les devoirs les plus sérieux... le lendemain même d'un mariage!

MADELEINE.

Vous êtes jaloux, monsieur?

TRISTAN.

Sapristi!... on le serait à moins. Comment! je trouve ce jeune grotesque à vos bottines... et...

MADELEINE, avec ironie.

A mes bottines! Vous osez parler de bottines... Ah! monsieur!

TRISTAN, qui ne comprend pas.

Certainement... à vos pieds... si vous l'aimez mieux.

MADELEINE.

En tout cas, monsieur, mes bottines ne sont ni *puce*, ni *vertes*.

TRISTAN, toujours sans comprendre.

Ah! eh bien! pourquoi me dites-vous cela?

MADELEINE.

Pour rien... Mais que votre jalousie se rassure, monsieur; c'est moi qui ai prié mon cousin de se mettre à genoux. C'était une petite comédie. Je voulais vous rendre une partie de ce que vous m'avez fait souffrir.

TRISTAN.

Moi! Comment! où? quand?

MADELEINE.

Vous n'avez donc aucun reproche à me faire. Je tenais à me disculper au moment de quitter cette maison pour n'y rentrer jamais.

TRISTAN.

Hein! Quitter la maison? Ah ça, voyons, plaisantons-nous? Si c'est une charade, je demande le mot. Le mot, s'il vous plaît!

(Entre Julie, qui place les cartons et la cage sur la table.)

* Tristan, Madeleine..

MADELEINE.

C'est bien. Julie, laissez-nous. (Julie sort.)

TRISTAN, étonné.

Ces cartons?...

MADELEINE, montrant les cartons que porte Julie.

Ce sont les miens *... C'est mon trousseau. Cela... (Montrant le coq.) c'est ma perruche... Je l'emporte aussi... Je ne veux pas que cette petite bête soit témoin de vos orgies, monsieur.

TRISTAN.

Mes orgies ! Voyons, Madeleine ; tout cela est un jeu cruel. Je t'en prie, dis-moi ce dont tu m'accuses ?

MADELEINE, prenant ses cartons.

C'est inutile. Adieu, monsieur. (Elle fait un mouvement.)

TRISTAN, lui arrachant le rabot de la perruche.

Mais tu ne t'en iras pas **. Je ne le veux pas ! Je suis le maître de la communauté ; je suis ton mari ! Il y a eu un contrat ; j'ai dit oui, tu as dit oui, nous avons dit oui devant un magistrat sérieux. T'en aller ! (Avec éclat.) Et nos enfants, madame ?

MADELEINE.

Nos enfants !

TRISTAN, avec gravité.

Ceux que nous pourrions avoir... Vous voulez donc les abandonner ? (Changeant de ton.) Voyons, Madeleine, je t'aime ; tu le sais.

MADELEINE, avec indignation.

Vous m'aimez!... Oh ! c'est trop fort ! quand j'ai entre les mains les preuves de vos trahisons.

TRISTAN.

Les preuves ? Je demande à vérifier ces pièces.

MADELEINE.

Vous m'y forcez... Eh bien ! tenez, monsieur, et rougissez... si vous pouvez. (Elle lui donne les lettres.)

TRISTAN.

Mes lettres à Nichette ! (Riant.) Ah ! ah ! Comment ! c'est pour ça ?

* Madeleine, Tristan.

** Tristan, Madeleine.

MADELEINE.

Pour cela ! Eh quoi ! vous m'épousez le 27 mars, et le 6 vous écriviez à mademoiselle Floquet !

TRISTAN, riant.

Le 6 mars 57 ! il y a trois ans !... Ça ne compte plus ! Il y a prescription. (Il lui donne les lettres.) Ah ! Barbizon est entré ici par la fenêtre... par la cheminée... Ah ! le clown ! ah ! l'affreux Barbizon !

MADELEINE, à elle-même.

1857 ! Il y a trois ans ! (Musique à l'orchestre.)

TRISTAN, d'une voix légèrement émue.

Madeleine, tout cela, vois-tu, c'est de mon passé. (Mouvement de Madeleine.) Que t'importe ! Ces amours-là ne sont pas l'amour. Le cœur a de grandes oubliettes à l'usage des Nichettes, car toutes les Nichettes se ressemblent. Elles sont toutes de joyeux compagnons ; pas une ne saurait être une compagne. Elles vous prennent en chantant et vous quittent de même... C'est le caprice, c'est l'amourette, c'est l'occasion ; c'est... la vie de jeune homme, enfin !... Tout cela n'éveille ni un regret, ni un souvenir. Quand tu auras brûlé ces lettres, Madeleine, mon passé sera mort ; rappelle-toi seulement qu'hier je t'ai donné mon présent et mon avenir ; rappelle-toi que je t'aime et que je t'ai donné ma vie.

MADELEINE, dans ses bras.

Tristan !... nous les brûlerons ensemble !

(Rigaud montre sa tête à la porte du fond.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, RIGAUD*.

RIGAUD.

Mon cousin, je tiens à vous expliquer...

TRISTAN, riant.

Ah ! le cousin Rigaud ! Pardonnez-moi, cousin ; j'étais ou, j'étais absurde. Vous dinez avec nous ?

Tristan, Madeleine, Rigaud.

RIGAUD.

Je veux bien... parce que tout cela... ça m'a creusé...

TRISTAN, Madeleine dans ses bras.

Chère femme ! aie confiance et aimons-nous !

LA VOIX DE BARBIZON, au dehors,

C'est une infamie ! c'est une infamie !

TRISTAN, avec colère.

Encore le Barbizon ! Ah ! je vais l'étrangler un tout petit peu !...

(La porte du fond s'ouvre violemment, Barbizon paraît, pâle, les cheveux ébouriffés, les vêtements en désordre, et va tomber dans un fauteuil.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BARBIZON.

BARBIZON, défilant.

Ah ! si vous saviez...

TRISTAN.

Quoi ?

BARBIZON.

Nichette !...

TRISTAN.

Eh bien ?

BARBIZON.

Elle est partie !

TRISTAN.

Ah ! bah !

BARBIZON, d'une voix de tonnerre.

Avec Bézuchet ! (Ou rit.)

RIGAUD, riant.

Hi ! hi ! hi ! Elle est bien bonne ! (il cherche à le consoler.)

TRISTAN.

Tu le vois, Madeleine...

Air chanté à la scène première.

C'est ainsi !

Et voici

Les amourettes

De grisettes...